



Prince des Poètes

Luís de Camões, indiscutablement le plus grand poète portugais du XVI^e siècle – j'oserai dire, de tous les temps – est une référence nationale pour les Portugais.

Sa date de naissance est incertaine, mais on estime qu'il serait né à Constância en 1525. Il était le fils de Simão Vaz Camões, gentilhomme de la maison du roi issu d'une famille très ancienne d'origine galicienne, et d'Ana de Sá, originaire de Santarém. On sait aussi peu de chose sur sa jeunesse, mais de part son énorme culture classique, on suppose qu'il a dû faire des études à l'université de Coimbra.

Il mène une vie de bohème à Lisbonne, et à l'âge de 22-23 ans (1547) il part au Maroc comme soldat. Dans un combat il y perd son œil droit, épisode qui lui inspire les vers suivants :

*Passant la longue mer, qui tant de fois
Menace me fut de la vie chère ;
Maintenant expérimentant la rare colère
de Mars qui sans attendre
Dans les yeux voulut que je visse
Et touchât son fruit acerbe,
Et dans ce mien écu
La peinture se verra de son infection.*

De retour à Lisbonne, il renoue avec sa vie de bohème, se livre à ses amours et finit par blesser un gentilhomme de la maison royale, incident qui le conduit à l'incarcération (1552). Il est libéré par lettre royale de rémission (du 7 ou 13 mars 1553) et s'embarque pour l'Orient dix jours plus tard.

De 1556 à 1560, il réside à Macao (Chine), et ce serait là, dans une grotte qui porte aujourd'hui son nom, qu'il composa le poème qui l'a immortalisé – *Les Lusíades*.

Pendant ce temps, il visite les Moluques, séjourne à Canton et, lorsqu'à la fin de ces cinq ans il est appelé de son exil et s'embarque vers Goa (Inde), il fait naufrage au large du Cambodge. C'est cet épisode infortuné qu'il met en vers dans le Chant X de son magnifique poème épique *Les Lusiades*, en s'adressant au fleuve Mékong :

Tu vois, par le Cambodge, le fleuve Mékong,

(...)

Celui-là recevra, placide et large,

Dans ses bras les Chants humides

Du triste et misérable naufrage,

Échappés des bas fonds tourmentés,

De la faim, des grands périls, quand

L'injuste commandement sera exécuté,

Sur celui dont la lyre sonore

Sera plus fameuse que fortunée."

(Chant X, 128, des *Lusiades*)

« Les Chants humides » auxquels il fait référence sont en effet le manuscrit de *Les Lusiades* qu'il sauve héroïquement des eaux, au péril de sa propre vie. Par malheur, il n'a pas pu sauver sa compagne Dinamene ; il la chantera dans plusieurs de ses poèmes. Quant au « injuste commandement » qui sera exécuté, nous ne saurons jamais exactement de quoi il s'agissait ; personnellement, je pense qu'il faisait référence à sa propre mort, que nous trouvons toujours injuste malgré savoir qu'elle arrivera un jour.

Une fois arrivé à Goa en 1561, il y est emprisonné pour dettes et libéré deux ou trois ans plus tard. À partir de 1564, il bénéficiera de la protection du nouveau vice-roi, dom Antão de Noronha. Il entreprend le voyage de retour à Lisbonne en 1567, en passant par le Mozambique ; c'est démuné de toute ressource qu'il arrive au Portugal, le 7 avril 1570. Pendant ce temps, il finit la révision de sa fameuse épopée *Les Lusiades* qu'il publie à Lisbonne en 1572. Il la dédie au jeune roi Sébastien comme nous le comprenons par ces vers :

Chant X, 155

J'ai, pour te servir, un bras fait aux armes ;

pour te chanter, une voix chère aux Muses.

(...)

Le jeune roi lui accorde une petite pension qui lui permettra de vivre modestement, voire pauvrement. Six ans plus tard, il assistera à Lisbonne au départ de l'armée portugaise pour le Maroc, avec en tête son propre jeune roi Sébastien. Cette expédition fut un vrai désastre pour les Portugais, surtout que le jeune roi y trouva la mort, ainsi que la fine fleur de la jeunesse portugaise.

Camões, alors déjà malade, ne survécut que quelques mois après ce désastre. Mais il put encore verser une larme pour son pays et il aurait prononcé les mots : « Ah, au moins je meurs avec elle ! Et il répéta la même pensée dans sa dernière lettre qu'il ait écrite : « Ah, Enfin, je vais sortir de la vie, et il sera manifeste à tous que j'ai tant aimé ma patrie que, non seulement je me trouve heureux de mourir dans son sein, mais encore de mourir avec elle. » Il avait 55 ans, ne s'était jamais marié et n'avait pas d'enfants.

Les sinistres pressentiments de Camões ne tardèrent pas à s'accomplir. Dû à son jeune âge, le roi Sébastien n'avait pas laissé d'héritier direct et en 1580, deux ans après le désastre au Maroc, Philippe II d'Espagne, faisant valoir ses droits de par sa parenté avec l'infante Jeanne d'Espagne, mère du jeune roi, vient réclamer la couronne portugaise et monte sur le trône comme Philippe I du Portugal. Pendant soixante ans - connus sous "les soixante années de captivité" - les rois d'Espagne gouvernèrent le Portugal comme royaume séparé, et ceci jusqu'au 1er décembre 1640, lorsque Jean, 8ème duc de Bragance, avec l'appui du peuple et d'une partie de la noblesse, s'empara de plusieurs points stratégiques et forma un gouvernement provisoire, ayant par la suite été couronné roi du Portugal comme Jean IV. Si Camões ne put malheureusement pas participer de cet événement et si, avec lui, meurt en effet l'âge d'or du Portugal qu'il avait si bien chanté dans son poème épique *Les Lusíades*, celui-ci restera cependant pour la postérité.

Dans un essai sur la poésie épique, Voltaire s'exprime dans ces termes sur *Les Lusíades* :

« Le sujet des Lusíades, traité par un esprit aussi vif que celui de Camões, ne pouvait que produire une nouvelle espèce d'épopée. Le fond de son poème n'est ni une guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation (...). Cela est grand en tout pays sans doute".

Le "trésor du Lusitanien", comme on a appelé souvent le poème épique *Les Lusíades*, porte en lui des valeurs consciemment ou inconsciemment ancrées dans

l'âme portugaise. Cette épopée est associée au renforcement du sentiment national portugais et a contribué à son essor. Je pourrai même dire qu'il n'y a aucun poème épique moderne qui ait joué le même rôle national. Et je crois qu'il n'y a aucun qui soit poétiquement aussi réussi que *Les Lusíades*. Le génie de Camões est comparable à celui de Virgile, Homère, Pétrarque, mais son épopée dépasse les chefs-d'œuvre des anciens.

Dès les premiers vers de son poème épique (dont je vous livre ici une traduction libre et en prose, en aucun cas comparable à l'original), Camões nous dit qu'il chantera

*« les combats, et ces hommes courageux qui,
de la rive occidentale de la Lusitanie, portés sur des mers
que la proue n'avait pas encore sillonnées, franchirent les
plages de la Taprobane, déployèrent au milieu de périls
et de batailles une force plus qu'humaine, et parmi des
peuples lointains, fondèrent si glorieusement un nouvel empire. »*

Chant I, 1

Si, d'une part, Camões exprime l'admiration populaire pour les navigateurs ; d'une autre il y introduit des pressages voire une prophétie concernant le futur du Portugal, petit pays de part sa taille, mais prodigieux dans ses exploits – nous ne pouvons pas oublier qu'à ce moment donné de son Histoire, l'empire colonial portugais était plus grand que l'empire romain ne l'a jamais été. C'est ainsi que dans le Chant IV, il donne la parole à un vieillard, personnage sage qui annonce des malheurs, en maudissant le premier homme à avoir mis des voiles à un bateau et à se faire à la mer, et objecte qu'au lieu d'aller répandre la foi chrétienne et fonder un empire dans des contrées lointaines, on ferait mieux de s'en tenir à combattre les infidèles. Camões se réfère sûrement aux Turcs, qui faisaient des avancées en Europe de l'Est :

Chant VI, 101

*« Vos ennemis sont à vos portes, et vous courez à en chercher d'autres aux
régions lointaines : gouffres immenses engloutiront, chaque année, les débris
dispersés de l'antique Lusitanie. Les prestiges de la gloire vous dérobent la vue du
péril, et, sourds à ma voix, vous n'entendez que le cri de la renommée qui vous
proclame déjà les dominateurs de l'Inde, de l'Afrique, de la Perse et de l'Arabie!*

« Maudit soit le premier qui attacha la voile au chêne et premier descendit sur les flots ! il mérita les tourments de l'abîme. Ah ! que jamais le génie créateur; la lyre harmonieuse ou la noble épopée ne célèbrent sa mémoire; que son nom périclisse avec lui ! »

Parmi les épopées, *Les Lusíades* ont une forte originalité. Ce qui valorise esthétiquement ce poème ne sont pas tant les qualités proprement dites épiques, ce sont en premier les qualités de style avec lesquelles Camões, poète avant tout, exprime sa vision de la vie : un sens nouveau du monde et de ses merveilles ; le parallélisme entre le génie malchanceux de sa propre vie et les faits aventureux des Portugais. Camões voit aussi l'histoire du Portugal comme une épopée vécue, depuis la croisade initiée par Afonso Henriques au XII^e siècle jusqu'aux grandes explorations du XVI^e siècle, en passant par les premiers voyages à Madère en 1419. C'est ce récit, tantôt tragique, tantôt merveilleux que Gama raconte au roi de Mélinde par la voix du poète.

Le véritable héros de l'épopée *Les Lusíades* n'est ni Gama, dont le voyage est le thème central du poème, ni Camões qui la chante. Le héros est le peuple portugais, avec toutes ses vertus et tous ses défauts humains ; tiraillé entre son désir de partir vers la gloire, et la tristesse de ne pas être sûr de retourner à la patrie :

Chant IV, 95

*« Ô gloire de commander ! Ô vaine convoitise
de cette vanité qu'on appelle Renommée !
Désir trompeur, attisé par ce qu'on nomme gloire
et qui n'est que du vent !*

(...)

96

*« Dure inquiétude de l'âme et de la vie,
source d'abandons et d'adultères,
fléau infaillible et réputé de biens,
de royaumes et d'empires ! »*

Dès les premiers vers du poème, Camões demande aux nymphes du Tage d'inspirer son chant d'amour à son « heureuse et chère patrie ». Tout le récit alterne

scènes mythologiques et historiques, et le titre même du poème est étymologiquement lié à la Lusitanie, territoire conquis par les Romains au II^e siècle avant J.-C., et devenu, mille ans plus tard, en 1139, le royaume de Portugal. S'il exalte, certes, les faits de Grecs et de Romains, c'est afin de mieux nous faire saisir le côté humaniste des conquêtes et des découvertes portugaises :

Chant I, 3

« Qu'on ne parle plus des courses fameuses du sage Ulysse et du pieux Énée. Que la renommée cesse de proclamer les victoires d'Alexandre et de Trajan. Je chante les enfants de Lusus, auxquels Mars et Neptune ont obéi. Héros de Virgile et d'Homère, écoutez des exploits qui surpassent tous les vôtres. »

Pourtant, dans les derniers vers de son poème épique (toujours dans une traduction en prose), Camões demande à ces mêmes nymphes du Tage de taire leurs lyres :

Chant X, 145

« Assez, Muse, assez. Ma lyre n'a plus d'accords, ma voix n'a plus d'accents. Et pour qui chanterais-je encore? La patrie ne m'entend plus. Un voile de tristesse a couvert son noble front. Insensible au charme des arts, morne et silencieuse, l'amour de l'or est la seule passion qui lui reste. »

146

« Quelle maligne influence nous a donc ravi dans les jours de la paix cet air serein qui ne nous abandonne jamais au milieu des fatigues de la guerre? Dis-moi pourtant, toi que les décrets du ciel ont placé sur le trône, dis-moi s'il est un peuple qui, plus que le tien, ait le droit d'aspirer à tous les genres de gloire et de bonheur. »

147

« Terribles dans les combats, patients dans les travaux, tes valeureux sujets bravent la faim, les veilles, le fer et la flamme, la flèche rapide et la balle meurtrière, les climats brûlants et les régions glacées, les coups de l'idolâtre et du Maure, les tempêtes et les naufrages, les abîmes et les monstres de l'Océan. »

148

« Heureux de recevoir les ordres que tu leur adresses de si loin, ils obéissent sans murmure. Tu les regardes et ils iraient, sous tes drapeaux, combattre les noirs habitants des gouffres enflammés, et la victoire ne serait pas un moment incertaine. »

149

« Que ta bonté soit le prix de leurs efforts; qu'elle tempère la rigueur des lois qui les enchaînent : c'est la bonté qui consacre les rois. Que nos vieux guerriers puissent te voir, te parler et t'entendre. Ils ont blanchi dans le métier des armes ; eux seuls pourront t'indiquer le temps, les lieux et les moyens favorables au succès de tes desseins. »

150

« Récompense tous les services, encourage tous les talents; mais que chacun de tes sujets se renferme dans les vertus de son état. Que les enfants du cloître prient pour la prospérité de ton rogne; que leurs saintes austérités expient les péchés du peuple. Le vrai ministre du ciel n'aspire point aux grandeurs humaines : l'or, la gloire et ses prestiges, tout est vil à ses yeux. »

151

« Honore ta vaillante noblesse. C'est au prix de son généreux sang qu'elle étend les conquêtes de la Foi et les bornes de ton empire. À ta voix, elle s'élanche aux extrémités du monde; elle y triomphe à la fois et du fer ennemi et de la fatigue, encore plus difficile à vaincre. »

Pour bien comprendre ses derniers vers des *Lusiades*, il nous faut situer dans la situation politique qui se vivait alors au Portugal. Le gouvernement était entre les mains de deux hommes ambitieux auxquels s'opposaient vainement quelques jeunes favoris, mais incompetents et lâches. La nation, contrainte au silence par l'Inquisition, semblait avoir perdu son ancienne fierté, son énergie, son talent : les arts et les lettres ne fleurissent que sous les gouvernements empreints de modération. C'est au milieu de ce silence de toute une nation que Camões ose élever une voix courageuse, et révéler à son roi les souffrances de la patrie.

Mais à quel genre de roi ? Un jeune monarque de 18 ans, empli d'esprit chevaleresque mais dépourvu de toute expérience, un peu fou de surplus, comme nous laissent soupçonner aujourd'hui certaines connaissances scientifiques qui n'existaient pas à l'époque. En lisant cet épilogue, une question nous effleure l'esprit. Que devons-nous admirer le plus chez Camões ? Le génie du poète ou le caractère de l'homme ?

Et devons-nous nous étonner que Camões ne reçoive pas en vie la reconnaissance et la récompense qui lui seraient dues ? Malgré la célébrité que lui avait donnée son poème, il habitait une petite chambre dans la maison attenante à l'église du couvent de Santana et vivait d'aumônes. António, le Javanais qu'il avait amené de la Chine, allait la nuit dans les carrefours mendier, pour sa nourriture et pour celle de son maître. Après la mort de ce fidèle serviteur, il tomba gravement malade et fut transporté à l'hôpital où il serait mort. Il fut enterré dans un coin de l'église de Santana.

Persécuté pendant sa vie, il n'a même pas obtenu dans son pays les honneurs d'une sépulture digne après sa mort. Ce ne fut que des siècles plus tard que ses restes méritèrent de la nation portugaise une ultime et digne demeure – le merveilleux tombeau au monastère des Hiéronymites – ainsi que des monuments érigés à sa gloire un peu partout dans le pays.

L'œuvre de Camões ne se limite pas à la merveilleuse épopée *Les Lusitades*, ce grandiose poème plein de force et de couleur, écrit dans l'heureuse simplicité qui faisait le caractère de son talent. Camões a aussi produit trois pièces de théâtre (*Amphitryon*, *Roi Séleucus* et *Philodème*) et une œuvre lyrique, qui font de lui un grand poète de son temps. Le seul genre littéraire qu'il n'a pas cultivé ce fut la tragédie.

Son œuvre lyrique est en particulier connue par ses sonnets, d'une rare et admirable variété, où Camões donne libre cours à son imagination débordante et à son exaltation des tortures/tourments de l'amour, que nous trouvons aussi dans quelques passages de son épopée, notamment celui où il chante la mort d'Inez.

Trois sonnets (toujours avec l'avertissement anticipé que la traduction est une pâle image de l'original) se trouvent écrits à la fin de cet exposé.

Si je devais condenser en quelques lignes la vie et l'œuvre de Camões, je dirais:

« Voyageur, homme de lettres, humaniste, troubadour à la manière traditionnelle, gentilhomme affamé, dans une main l'épée dans l'autre la plume, sauvant à la nage le manuscrit du chef-d'œuvre de sa vie, Camões recèle en lui seul l'expérience d'une civilisation dont les contradictions il ressentit dans sa peau et essaya de dépasser par la force créative de son art. »

Dulce Rodrigues

Verdes são os campos

Verdes são os campos,
De cor de limão:
Assim são os olhos
Do meu coração.

Campo, que te estendes
Com verdura bela;
Ovelhas, que nela
Vosso pasto tendes,

De ervas vos mantendes
Que traz o Verão,
E eu das lembranças
Do meu coração.

Gados que pasceis
Com contentamento,
Vosso mantimento
Não no entenderéis;

Isso que comeis
Não são ervas, não:
São graças dos olhos
Do meu coração.

Amor é um fogo que arde sem se ver

Amor é um fogo que arde sem se ver,
É ferida que dói, e não se sente;
É um contentamento descontente,
É dor que desatina sem doer.

É um não querer mais que bem querer;
É um andar solitário entre a gente;
É nunca contentar-se de contente;
É um cuidar que ganha em se perder.

É querer estar preso por vontade;
É servir a quem vence, o vencedor;
É ter com quem nos mata, lealdade.

Mas como causar pode seu favor
Nos corações humanos amizade,
Se tão contrário a si é o mesmo Amor?

Verts sont les champs

Verts sont les champs,
De citron ont la couleur:
Ainsi sont les yeux
De mon cœur.

Champ, tu t'étends
Avec une verdure belle
Brebis, qui en elle
paissez

De l'herbe vous vous nourrissez
Qu'apporte l'été,
Et moi des souvenirs
De mon cœur.

Troupeaux qui paissez
Avec contentement,
Votre pâture
Vous ne l'entendez pas;

Ce que vous mangez
Ce n'est pas de l'herbe, non:
Ce sont des amusements des yeux
De mon cœur.

Amour est feu qui brûle sans se voir

Amour est feu qui brûle sans se voir;
Blessure cuisante que l'on ne sent pas;
Ravissement qui se sait pas ravir;
Folle douleur qui ne fait pas souffrir;

C'est ne plus désirer qu'un seul désir;
C'est marcher solitaire dans la foule;
Ne jamais avoir plaisir à un plaisir;
Penser qu'on gagne en se perdant;

C'est librement vouloir être captif
Et malgré vainqueur, servir qui est vaincu;
C'est rester loyal alors que l'on nous tue.

Mais comment ses faveurs font-elles naître
Entre les cœurs humains une amitié,
Si à lui-même Amour est si contraire ?

Alma minha gentil, que te partiste

Alma minha gentil, que te partiste
Tão cedo desta vida, descontente,
Repousa lá no Céu eternamente
E viva eu cá na terra sempre triste.

Se lá no assento etéreo, onde subiste,
Memória desta vida se consente,
Não te esqueças daquele amor ardente
Que já nos olhos meus tão puro viste.

E se vires que pode merecer-te
Algua cousa a dor que me ficou
Da mágoa, sem remédio, de perder-te,

Roga a Deus, que teus anos encurtou,
Que tão cedo de cá me leve a ver-te,
Quão cedo de meus olhos te levou.

O céu, a terra, o vento sossegado

O céu, a terra, o vento sossegado,
As ondas, que se estendem pela areia,
Os peixes, que no mar o sono enfreia,
O noturno silêncio repousado.

O pescador Aônio, que, deitado
Onde co vento a água se meneia,
Chorando, o nome amado em vão nomeia,
Que não pode ser mais que nomeado.

-- Ondas -- dizia -- antes que Amor me mate
Tornai-me a minha Ninfa, que tão cedo
Me fizestes à morte estar sujeita.

Ninguém lhe fala; o mar de longe bate;
Move-se brandamente o arvoredor;
Leva-lhe o vento a voz, que ao vento deita.

Mon âme gentille

Mon âme gentille, si tôt partie
de cette triste vie, mécontente,
repose au ciel éternellement,
et que je vive sur cette terre, toujours triste !

Si dans la demeure céleste où t'es montée,
il est permis de se souvenir de ce monde,
n'oublie pas l'amour ardent que t'as vu
briller si pur dans mes yeux.

Et si tu crois que te mérite quelque retour
ce chagrin qui m'est resté
du malheur, sans remède, de t'avoir perdue

Demande à Dieu, qui tes années abrégées
Qu'il m'emmène d'ici pour te revoir,
aussi vite qu'il t'enleva.

(Traduction libre et en prose)

Le ciel, la terre, les vents étaient endormis ;
les ondes qui s'étendent sur le sable, les
poissons que le sommeil engourdit au sein de
la mer, reposaient dans le silence de la nuit.
Le pêcheur Aônio, couché près d'un endroit
où l'eau se ridait sous la brise, prononce en
pleurant le nom chéri qui ne peut plus être qu'
prononcé : Ondes, disait-il, avant que l'amour
me tue, rendez-moi ma nymphe, que vous
avez faite si tôt sujette à la mort. Personne ne
lui répond. La mer bat au loin en vagues; le
bocage s'émeut doucement; le vent emporte
la voix qu'il jette au vent.

Sonnets *(en portugais seulement)*

Descalça vai para a fonte

Descalça vai para a fonte
Lianor pela verdura;
Vai fermosa, e não segura.

Leva na cabeça o pote,
O testo nas mãos de prata,
Cinta de fina escarlata,
Sainho de chamelote;
Traz a vasquinha de cote,
Mais branca que a neve pura.
Vai fermosa e não segura.

Descobre a touca a garganta,
Cabelos de ouro entrançado
Fita de cor de encarnado,
Tão linda que o mundo espanta.
Chove nela graça tanta,
Que dá graça à fermosura.
Vai fermosa e não segura.

Se pena por amar-vos se merece

Se pena por amar-vos se merece,
Quem dela livre está? ou quem isento?
Que alma, que razão, que entendimento
Em ver-vos se não rende e obedece?

Que mor glória na vida se oferece
Que ocupar-se em vós o pensamento?
Toda a pena cruel, todo o tormento
Em ver-vos se não sente, mas esquece.

Mas se merece pena quem amando
Contínuo vos está, se vos ofende,
O mundo matareis, que todo é vosso.

Em mim, Senhora, podeis ir começando,
Que claro se conhece e bem se entende
Amar-vos quanto devo e quanto posso.

Posto me tem Fortuna em tal estado

Posto me tem Fortuna em tal estado,
E tanto a seus pés me tem rendido!
Não tenho que perder já, de perdido;
Não tenho que mudar já, de mudado.

Todo o bem pera mim é acabado;
Daqui dou o viver já por vivido;
Que, aonde o mal é tão conhecido,
Também o viver mais será escusado,

Se me basta querer, a morte quero,
Que bem outra esperança não convém;
E curarei um mal com outro mal.

E, pois do bem tão pouco bem espero,
Já que o mal este só remédio tem,
Não me culpem em querer remédio tal.

Amor, que o gesto humano na alma escreve

Amor, que o gesto humano na alma
escreve,
Vivas faíscas me mostrou um dia,
Donde um puro cristal se derretia
Por entre vivas rosas e alva neve.

A vista, que em si mesma não se atreve,
Por se certificar do que ali via,
Foi convertida em fonte, que fazia
A dor ao sofrimento doce e leve.

Jura Amor que brandura de vontade
Causa o primeiro efeito; o pensamento
Endoudece, se cuida que é verdade.

Olhai como Amor gera, num momento
De lágrimas de honesta piedade,
Lágrimas de imortal contentamento.

Eu cantarei de amor tão docemente

Eu cantarei de amor tão docemente,
Por uns termos em si tão concertados,
Que dois mil acidentes namorados
Faça sentir ao peito que não sente.

Farei que amor a todos avivente,
Pintando mil segredos delicados,
Brandas iras, suspiros magoados,
Temerosa ousadia e pena ausente.

Também, Senhora, do desprezo honesto
De vossa vista branda e rigorosa,
Contentar-me-ei dizendo a menor parte.

Porém, pera cantar de vosso gesto
A composição alta e milagrosa
Aqui falta saber, engenho e arte.

Vers prononcés à l'heure de sa mort:

"Foge-me, pouco a pouco, a curta vida,

Se por acaso é verdade que inda vivo;

(...) Choro pelo passado; e, enquanto falo,

Se me passam os dias passo a passo.

Vai-se-me, enfim, a idade e fica a pena."

Luís Vaz de Camões